

Ici encore s'accomplit le schisme des dix tribus sur la dure et impolitique réponse de Roboam<sup>1</sup>. Sichem, pour quelque temps, devint la capitale du royaume d'Israël. Quand Salmanasar eut emmené ses habitants captifs, des Cuthéens idolâtres vinrent de l'Assyrie pour les remplacer. Ce fut l'origine de la race samaritaine, qui, à vrai dire, mêla plus d'une fois son sang à celui des Juifs mécontents et apostats, constituant ainsi une petite nation hybride, dont nous allons sans retard visiter les derniers représentants autour de leur modeste synagogue.

Nous parcourons la grande rue du *Souk* ou bazar. La population ne semble pas aussi fanatique qu'on nous l'avait dit. Elle nous regarde passer sans hostilité, quelquefois même on nous salue. La mosquée principale, où nous allons d'abord, a été une ancienne église dédiée à honorer soit la Passion et la Résurrection du Sauveur, soit, selon d'autres, la mémoire de saint Jean-Baptiste. Devant le portail, œuvre d'une excellente architecture, quelques Arabes adossés aux jolies colonnettes de marbre blanc boivent les premiers rayons du soleil levant. Nous remarquons que le type est ici supérieur à tout ce que nous avons vu hier. Un orateur, le manteau rejeté en arrière, péroré vivement devant la petite assemblée, assez indifférente. Saint Justin fut de Naplouse, et quitta un jour tout à fait son manteau de philosophe pour

<sup>1</sup> Paralip., III, 40; IX, 31; X, 1.

devenir un des vaillants apologistes et des glorieux martyrs de l'Église naissante. Comme on a trouvé la belle porte de la basilique trop grande, on l'a murée pour en former une beaucoup plus petite et décorée de tous les signes de l'islam.

A travers des rues tortueuses et des voûtes obscures d'où l'eau suinte désagréablement, nous atteignons la synagogue des Samaritains. Quelques petits enfants jouent dans la cour; c'est tout l'avenir d'une race qui se meurt. Leur physionomie est fine, mais le sang est pauvre. Ils sont proprement vêtus et très avenants. En un clin d'œil ils s'industrient pour nous présenter des bouquets de fleurs quand nous repasserons.

Deux ou trois dignitaires, hommes jeunes, mais à la mine triste et résignée, s'offrent à nous faire les honneurs de la synagogue. Celle-ci est petite et pauvre. Les murs sont blanchis à la chaux, les nattes en mauvais état, le sanctuaire couvert d'un méchant voile vert. Quelques lampes s'y allument seulement aux jours de grande fête. Il n'y a guère plus dans la ville que cent cinquante Samaritains. Obstinément fidèles à leur vieille religion, ils se marient entre eux, si réduit que devienne de jour en jour le nombre des jeunes filles parmi lesquelles ils doivent se choisir leurs épouses. Aux solennités mosaïques, ils montent sur le Garizim pour y accomplir scrupuleusement toutes les prescriptions du Pentateuque. Comme les Juifs de Jérusalem, ils baisent les ruines de leur temple détruit et se plaisent à espérer contre toute espérance.



Soulevant le rideau qui couvre le tabernacle, l'un de nos introducteurs, sans doute le plus digne, ouvre l'armoire sacrée et en tire l'étui de cuivre qui renferme le Pentateuque en caractères samaritains. Avec une visible satisfaction, il déroule et nous présente le précieux manuscrit. Le pauvre homme croit tenir entre ses mains l'argument irréfragable qui établit la légitimité de sa foi et de ses prétentions religieuses. Très solennellement il nous dit : « Ceci a été copié à la porte même du tabernacle, sur le mont Garizim, par Abischoua, fils de Phinéas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, frère de Moïse, fils d'Amram, la treizième année après qu'Israël eut pris possession de la terre promise, il y a trois mille quatre cents ans. » Là-dessus nous ouvrons les yeux. Il y a de quoi.

Tout le monde sait que les Samaritains avaient non seulement un temple, mais un Pentateuque qu'ils opposaient au temple et au Pentateuque de Jérusalem. Le fait que leur Bible ne contenait que les cinq livres de Moïse est un argument considérable en faveur de son antiquité. En tout cas, les Pères de l'Église nous parlent de cette édition samaritaine comme d'une autorité que, sur certains points de détail, on peut accepter<sup>1</sup>. Saint Jérôme, dans sa préface au livre des Rois, constate que ce Pentateuque est écrit avec les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, mais avec des caractères et des signes différents. Or cette description corres-

<sup>1</sup> V. Origène, *in Numer.*, XXI, 13; saint Cyrille d'Alexandrie, *in Genes.*, IV, 8, etc. etc.

pond exactement au rouleau que nous avons sous les yeux. Comme développement, le parchemin est immense et se divise en un grand nombre de colonnes où les mots se touchent, sans chapitres ni alinéas visibles au premier coup d'œil. Les caractères sont néanmoins très beaux et du type antérieur aux lettres carrées ou chaldéennes. Quelques passages sont devenus à peu près illisibles; d'autres ont été soigneusement réparés. Pourquoi contesterait-on à ce peuple, si jaloux de ses traditions et qui est toujours resté sur place, l'honneur d'avoir conservé, depuis de longs siècles, cet exemplaire de la loi, comme il a conservé le culte de la loi elle-même? Si les Juifs n'eussent pas été de vive force dispersés un peu partout et soumis aux plus dures épreuves depuis dix-huit siècles, qui oserait prétendre que leur religion, formaliste et obstinée, n'eût pas préservé de l'injure du temps et des hommes quelque exemplaire de la Bible? Les Samaritains ont été moins tourmentés, et je suis porté à croire que leur Pentateuque remonte peut-être au temps où leur temple fut construit sur le Garizim. Rien de décisif ne prouve à la science qu'il n'a pas été apporté ici, quatre cents ans avant Jésus-Christ, par Manassé, frère du grand prêtre Jaddus, qui, chassé de Jérusalem par Néhémie, se réfugia auprès du satrape de Samarie, Sanballat, dont il avait épousé la fille.

Nous avons entendu dire que la prononciation samaritaine n'admettait que trois sons principaux : *a*, *i*, *ou*. Ce n'est pas exact, et le prêtre, lisant la



première page de la Genèse, prononce : *Bereset bara Elouem et assamem vet aares.*

Après une si intéressante exhibition, le volume est enroulé autour de bâtons dorés dont le sommet est richement sculpté. Il va sans dire que le bagh-chich est ici de toute rigueur. Comme nous sortons de la Kniset-es-Samireh, quelques femmes se sont groupées dans la cour pour nous examiner de près. Elles se distinguent par leur propreté relative. Singulière pénitence qu'elles subissent ! Parce que les Israélites au désert donnèrent leurs boucles d'oreilles pour fabriquer le veau d'or, les samaritaines ont été condamnées à ne jamais porter ce gracieux complément d'une toilette féminine.

Cependant les rues ont déjà pris une animation considérable. Des caravanes venant des unes de la Méditerranée, les autres d'au delà du Jourdain, déposent ou chargent des marchandises. Le savon fait avec les huiles du pays est fort renommé. Les monceaux de cendres que nous avons vus hier soir à l'entrée de la ville proviennent des usines où on le fabrique. Naplouse doit avoir vingt mille habitants. Nous saluons le curé, installé depuis ce matin au confessionnal, et au milieu de ses ouailles, qui sortent de la petite chapelle pour nous voir partir, nous prenons la route de Sébastieh.

Cette route à travers la vallée est nouvellement construite. Marcher par un vrai chemin serait un plaisir fort appréciable dans ce pays. Hélas ! nous n'allons pas le goûter longtemps, car, à peine sortis des arbres qui environnent Naplouse, nous repre-

nons à droite les sentiers difficiles et dangereux. Toutefois il n'y a pas de comparaison à établir entre ces terres de Samarie et celles de Juda et de Benjamin, brûlées par le soleil, sans arbres, sans verdure, sans eau. De petits ruisseaux font mouvoir quelques moulins. Les abricotiers, les grenadiers, les cognassiers surtout forment de loin en loin des bouquets de verdure qui reposent agréablement nos yeux, fatigués par la reverbération de la plus éclatante lumière. Des colombes nombreuses voltigent dans les massifs d'oliviers, symboles de douceur et de paix que la poésie hébraïque a si souvent célébrés.

A droite et à gauche, au versant des montagnes ou sur leurs sommets arrondis, des villages animent le paysage. Le petit torrent du Schair, que nous avons suivi quelque temps, roule ses eaux limpides vers la Méditerranée, où il se jette sous le nom de Nahr-el-Falek, entre Jaffa et Césarée. C'est dire qu'à Naplouse nous avons franchi le point culminant qui sépare les versants oriental et occidental de la Palestine. Des champs en terrasses sont convenablement travaillés. La vigne réussit fort bien ici, et on comprend que les Éphraïmites aient été des buveurs de vin.

A l'Aïn-el-Koufrah, nombreuse et pittoresque réunion de bergers qui font boire leurs troupeaux. Dans le vallon, à notre gauche, une noce se réjouit sous un olivier. L'arbre aux feuilles grêles protège mal les musiciens et les danseurs contre les ardeurs du soleil. Mais ils se préoccupent surtout du



bonheur d'être sous un arbre, quel qu'il soit. Il n'y a, en effet, de véritable fête en Orient qu'à la condition de sortir de chez soi et d'aller se divertir à l'ombre imaginaire ou réelle de l'olivier et du figuier voisin.

Enfin nous débouchons sur une large vallée. Les collines lointaines qui l'entourent s'abaissent vers l'occident. Au centre et absolument isolé s'élève un monticule sur le plateau duquel nous distinguons des ruines. Ses versants sont disposés en terrasses couvertes d'oliviers. Le village qui est vers la partie basse, de notre côté, c'est Sébastieh, l'ancienne Sébaste, qui avait remplacé elle-même l'antique Schomron ou Samarie des rois d'Israël.

Laissant nos montures au bas de la colline, nous cheminons en méditant sur le sort de ces vieilles capitales couchées dans la terre, sous le poids de leurs crimes plus encore que des siècles. Le fameux passage du prophète Michée nous vient en mémoire, et à chaque pas nous en constatons le terrible accomplissement :

Et je ferai de Schomron un tas de pierres dans les champs,  
Une terre pour planter la vigne;  
Je précipiterai ses pierres dans la vallée,  
Et ses fondations je les mettrai à jour;  
Et toutes ses idoles sculptées seront brisées,  
Et leurs offrandes je les brûlerai au feu<sup>1</sup>.

Il est certain que cette cité, fondée par Amri, le sixième roi d'Israël, pour remplacer Tirzah comme

<sup>1</sup> Michée, 1, 6.

capitale, n'a pas eu une histoire honorable. Les noms d'Achab, d'Ochozias et de Jézabel suffisent à rappeler ce qu'elle fut depuis sa fondation, en 925, jusqu'à sa ruine par Salmanasar, en 721 avant Jésus-Christ. Les Cuthéens, qui remplacèrent les Israélites, ne la conservèrent pas pour capitale, et malgré sa forte position stratégique sur une hauteur en apparence imprenable, ils lui préférèrent Sicheim, plus accessible aux caravanes et mieux appréciée par l'abondance de ses eaux. C'est seulement sept siècles plus tard qu'avec un nouveau nom elle retrouva sous Hérode quelque prospérité. Le roi juif la tenait de l'empereur Auguste. Il l'appela Sébaste pour témoigner au donateur sa reconnaissance. Sébaste dit en grec la même chose que l'expression latine *Augusta*. Puis Samarie demeure sans histoire jusqu'aux Croisades. L'église en ruine où nous arrivons prouve qu'à cette date elle retrouva encore quelque splendeur.

Après avoir respiré un moment à l'ombre des vieux murs et échangé quelques mots de politesse avec deux touristes français que nous trouvons là, nous visitons la basilique de Saint-Jean-Baptiste. Je dis basilique parce qu'elle en a les proportions : vingt-six mètres de large sur quarante-huit de long. L'ogive que l'on trouve ici laisse croire que les Croisés élevèrent ce monument, dans le style de leur époque, sur un édifice ancien qui n'avait dans ses dispositions rien de commun avec nos églises gothiques. On sait que la largeur de celles-ci est régulièrement le tiers de la longueur. Ils uti-



lisèrent même de vieux matériaux. C'est ainsi que dans vieille tour du nord-ouest on peut voir encore une pierre où sont représentés des taureaux que l'on va immoler. Des bas-reliefs, des pierres taillées en bossage sont encastrés dans les murs. Les chevaliers de Saint-Jean, qui avaient tenu à honneur de relever l'église dédiée à leur glorieux patron, n'ayant guère le loisir de refaire tout à neuf, employèrent volontiers ce qu'ils trouvèrent sous la main.

Une tradition ancienne suppose que le corps de Jean-Baptiste fut déposé dans la crypte sur laquelle s'élève le petit sanctuaire musulman qui est devant nous. Munis de flambeaux, nous allons la visiter. La chambre sépulcrale a trois caveaux cintrés parfaitement construits. Ils sont au moins aussi anciens que la basilique primitive. Abdias, Élisée et Jean-Baptiste y auraient été ensevelis. Du sarcophage de ce dernier, il n'y a plus que le couvercle en basalte. Cette pierre noire et dure, qui vibre comme une cloche au moindre choc, me rappelle le lit de fer d'Og, roi de Basan. Quant aux restes du saint Précurseur, on sait par Théodoret et la chronique Pascale qu'en 361, sous Julien l'Apostat, ils furent brûlés et jetés au vent.

Il semble assez probable qu'Élisée ait eu sa sépulture à Samarie, mais dans la campagne, puisque des gens allant porter un mort à sa dernière demeure, et voyant venir des Moabites pillards, jetèrent précipitamment le cadavre dans le sépulcre d'Élisée, où il ressuscita.

D'Abdias, l'histoire sacrée ne dit rien. Nous ne le connaissons que par sa prophétie. Selon la tradition rabbinique, ce fut un Iduméen converti ou peut-être un Sichémite, le troisième capitaine des cinquante hommes envoyés pour amener Élie à Ochozias, en tout cas un disciple du grand prophète. Quoi qu'il en soit des données bibliques sur la vie et la mort de ces trois grands hommes d'Israël, il demeure toujours possible que leurs ossements aient été recueillis et déposés dans cette crypte; mais tout ce qui est possible n'est pas certain.

Quelques familles arabes vivent dans des constructions en ruine et des citernes contiguës à l'église, derniers vestiges du palais des chevaliers de Saint-Jean. Le village peut avoir cinquante maisons, toutes fort misérables, bien que construites avec les belles pierres d'antiques monuments. En les examinant de près, l'archéologie y trouverait des indications précieuses. Notre pensée est de suivre du sud au nord, avant de monter vers l'aire du temple d'Auguste, les restes de la fameuse colonnade qui intéresse si vivement les visiteurs. Rien de plus étrange que cette multitude de monolithes gris, dressant à travers champs leur tête découronnée et protestant au milieu des bosquets d'oliviers contre l'anéantissement définitif de l'antique cité. Quelques-uns gisent à terre comme de braves soldats tombés au champ d'honneur. Le laboureur les respecte tous, et, une main posée sur le dorban et l'autre sur la charrue primitive



trainée par un âne et une vache, il nous invite à les admirer. Les colonnes ont cinq mètres de haut sans les chapiteaux, qui ont tous disparu. L'avenue mesurait dix-huit mètres de large et un kilomètre de long. Des fragments de mosaïques laissent croire qu'elle dut être fort belle.

D'après Josèphe, Hérode entoura Samarie, qu'il reconstituait, d'un mur mesurant vingt stades de circonférence. On en trouve les traces à cent mètres au-dessous de l'avenue que nous suivons. Vers l'extrémité orientale, les arasements de deux tours rondes marquent encore la place d'une des entrées de la ville. A les examiner de près, ces débris remontent évidemment à une très haute antiquité. Est-ce ici que siégèrent Achab et Josaphat, tenant conseil au moment de s'engager dans une guerre contre Benadad, le roi de Syrie qui, malgré ses promesses, refusait de rendre la ville de Ramoth-Galaad? C'est possible. Quatre cents faux prophètes étaient réunis sur l'aire qui servait de place publique, à la porte de la cité. L'un d'eux, Sédécias, fils de Kenaana, s'était fait des cornes de fer, et il dit au roi : « Ainsi parle le Seigneur : Avec ces cornes tu frapperas les Syriens jusqu'à les détruire. » Or Josaphat voulait entendre un prophète de l'Éternel. « Il y en a bien un, dit Achab, mais je le hais, parce qu'il ne m'annonce jamais que des malheurs : c'est Michée, fils de Semlah. » Et l'eunuque du roi alla le prendre. Et quand le prophète du vrai Dieu fut venu, il se mit à dire comme les faux prophètes : « Oui, oui, monte

vers Ramoth, et tu réussiras. » Mais Achab comprit tout ce qu'il y avait d'amère dérision dans sa réponse, et l'ayant adjuré au nom de l'Éternel de dire la vérité : « Je vois, s'écria Michée, Israël dispersé dans les montagnes, comme des brebis sans pasteur. Le Seigneur m'a dit : Ils n'ont plus de chef, que chacun retourne en paix dans sa maison. » Alors Sédécias, le faux prophète, frappa Michée sur la joue, et le roi d'Israël dit : « Mettez Michée en prison et nourrissez-le du pain et de l'eau de l'affliction jusqu'à ce que je revienne en paix. » Le malheureux Achab revint mort sur son char ensanglanté, que les chiens avaient léché quand on le lavait à la fontaine de Jesraël. Une flèche, lancée au hasard durant la bataille, avait percé le roi impie entre le poumon et l'estomac.

En retournant vers le levant nous gravissons les dernières rampes de la colline, et nous atteignons son sommet, qui dut être l'acropole. C'est aujourd'hui un vaste champ où la végétation est magnifique. Des pierres taillées en bossage y délimitent quelques jardins, et sous des figuiers deux chapiteaux corinthiens nous servent de sièges. Plusieurs fragments de lourdes colonnes, ayant près d'un mètre quarante de diamètre, attestent qu'il y eut ici quelque chose de plus antique que les coquettes constructions hérodiennes. Peut-être est-ce à ce sommet de la colline qu'au milieu d'un bois sacré Achab avait bâti le temple de Baal? Jéhu en fit massacrer les prêtres, brûler l'idole et changer l'édifice sacrilège en latrines publi-



ques<sup>1</sup>. Ici encore durent être le temple et le forum d'Auguste. Les fragments d'architecture corinthienne que nous voyons çà et là en sont des restes authentiques. Ils ont été peut-être témoins des supercheries de Simon le magicien, des miracles et de la prédication du diacre Philippe, de l'intervention officielle de Pierre et de Jean<sup>2</sup>. Le coup d'œil sur la plaine et sa ceinture de collines couronnées de jolis petits villages est très beau. La Méditerranée laisse entrevoir à l'occident ses flots d'azur. Là-bas, un peu vers le nord, est Césarée, dont nous ne verrons pas les ruines, pleines cependant des souvenirs de saint Paul. C'est là que, prisonnier, le vaillant apôtre fit trembler les procureurs romains en leur prêchant la justice, la chasteté et le jugement à venir. De Césarée étaient le diacre Philippe et ses quatre filles, prophétesses de l'Église primitive. Dans le vieux port ensablé, les vagues furieuses se heurtent contre les restes d'un môle qui défie leur colère. Les navigateurs n'y abordent plus.

En descendant du plateau, nous observons encore vers le nord d'autres colonnes disposées dans une symétrie étrange et absolument inintelligible. Les autres pouvaient former une voie triomphale conduisant au temple de l'acropole. Celles-ci n'ont plus de sens. Quinze sont encore debout au milieu d'un verger. Quelques-unes se dressent plus bas, presque au pied de la montagne. C'est là que

<sup>1</sup> IV Rois, x, 27.

<sup>2</sup> Actes, viii, 5-25.

nous allons rejoindre nos moukres. De bons petits enfants nous escortent. D'un signe de croix, ils nous disent qu'ils sont chrétiens.

Quand on a contourné de tous côtés la montagne, on s'explique que, bien défendue, Samarie ne fut prenable que par la famine. Deux fois Benadad tenta de s'en emparer sans y réussir, et Salmanasar n'y parvint qu'après trois ans de siège<sup>1</sup>. Enveloppée dans la ceinture de colonnes et de portiques qui se développait en spirale autour de la colline, et dominée par son acropole et ses édifices publics, Samarie ou Sébaste devait, sous les rois d'Israël comme sous Hérode, offrir un splendide coup d'œil.

C'est fort tardivement, vers deux heures, que nous atteignons la halte d'Aïn-Jeba. L'eau n'y est pas bonne. Nous nous installons sous un vénérable olivier qui se meurt, après avoir vu passer bien des générations. De vigoureux rejetons grandissent autour de lui et l'environnent d'une glorieuse et vivante couronne, image biblique du vieux père, béni dans le groupe nombreux de ses fils que l'Écriture nous montre rangés autour de la table patriarcale. J'ai demandé quelques fèves crues comme complément de notre repas. On a ravagé un champ pour m'apporter les plantes et les fruits.

Sanoûr, où nous arrivons bientôt, est-elle l'ancienne Béthulie? Sa situation au sommet d'une montagne rocheuse et complètement isolée, sauf

<sup>1</sup> IV Rois, xviii, 9-11.



au nord-ouest, semble très forte. En outre, elle est voisine de Dothaïn et de Belamon, villes entre lesquelles il faut chercher la sépulture du mari de Judith. Le vallon qui entoure Sanoûr peut suffire au campement d'une grande armée. Enfin nous sommes ici devant Esdrelon, et en un lieu propice pour défendre les défilés que devaient traverser les Assyriens marchant contre la Judée<sup>1</sup>. Cela suffit-il pour identifier deux villes dont les noms sont très différents ? N'est-il pas d'autres sites ? Metheiloun, par exemple, avec ses importantes ruines à trois kilomètres à notre droite, qui répondraient mieux encore à toutes les indications scripturaires<sup>2</sup>, puisqu'on y trouve des sources d'eau et un aqueduc qui ne sont pas ici ? S'il ne fallait que la superbe allure des femmes pour attester que nous sommes devant la patrie de Judith, le débat serait vite clos. Celles que nous voyons dans ces champs, où le mari de l'héroïne prit sa funeste insolation, sont vraiment remarquables par leur attitude fière. Les fortifications de Sanoûr, détruites en 1830 par le pacha de Saint-Jean-d'Acre, mais aujourd'hui restaurées, produisent dans le paysage un joli effet.

Peu après nous atteignons une hauteur d'où l'on domine toute la plaine d'Esdrelon. Le tableau est splendide. Bien loin et au fond, l'Hermon dresse dans le ciel bleu sa cime couverte de neige. Les Arabes l'appellent le Grand-Cheïk. On dirait, en

<sup>1</sup> Judith, iv, 6, 7.

<sup>2</sup> Judith, vi, 9; vii, 3.

effet, un gigantesque gardien des vallées qui se déroulent à ses pieds. Il se tient accroupi dans son manteau violet, bleu ou noir, tandis que sur sa tête et ses épaules flotte le couffieh des nomades du désert. Plus près, Nazareth se laisse entrevoir dans un pli des monts Galiléens, au bas desquels se déroulent des champs verdoyants entrecoupés de fragments de terre rouge et grise dans un pêle-mêle qui a ses charmes. A gauche se dressent les cimes sombres du Carmel.

Nous saluons à Dothaïn le souvenir de Joseph vendu par ses frères. Il y a encore dans le vallon biblique de nombreux troupeaux. Quelques bergers sont assis sous des térébinthes. Où est la citerne dans laquelle on descendit Joseph, dépouillé de sa belle robe aux couleurs variées et qui tombait jusque sur ses talons ? Heureusement pour le fils de Rachel que Dothaïn était sur la route allant de Galaad en Égypte par les plaines de Saron et de Séphéla. Des marchands ismaélites passèrent ici, comme on en voit encore tous les jours. Un bon mouvement, exploitant peut-être la cupidité de tous, vint au cœur de Juda, et Joseph, retiré de la citerne, fut vendu pour vingt sicles d'argent<sup>1</sup>.

A la nuit nous atteignons Djenin, charmante petite ville aux blanches maisons dominées par un minaret autour duquel des palmiers se balancent gracieusement. L'air est tout embaumé des parfums que répandent les rosiers, les jasmins et les orangers en fleur. Un rempart de cactus immenses

<sup>1</sup> Genèse, xxxvii.